

NOUVELLES
INTÉGRALES
TOME I (1831-1839)

EDGAR ALLAN POE

NOUVELLES
INTÉGRALES
TOME I (1831-1839)

Nouvelle traduction de l'anglais (États-Unis) et préface de

CHRISTIAN GARCIN

et

THIERRY GILLYBŒUF

PHÉBUS
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Titre original :

Tales

Édition originale :

The Works of the Late Edgar Allan Poe, Tales, éd. N. P. Willis ; J. R. Lowell
& R. W. Griswold, J.S. Redfield, New York, 1850.

Pour les illustrations © Sophie Potié, 2018.

Pour la traduction française et la préface :

© Libella, Paris, 2018.

ISBN : 978-2-7529-1100-1

PRÉFACE

*Some like Poe
And others like Scott.
Some like Mrs Stowe ;
Some not.*

Robert Louis Stevenson

1. L'HISTORIQUE

Il est impossible, en France, de parler de l'un sans évoquer immédiatement l'autre : c'est dire si le cas Baudelaire-Poe est unique dans les annales littéraires. Traducteur et auteur semblent à ce point indissociables qu'on a parfois presque été tenté de croire que l'écrivain américain était une invention, une création du poète français – au point de considérer, comme l'écrit François Gallix, que « *les récits de Poe traduits par Baudelaire font partie du patrimoine littéraire français* »*. D'ailleurs, les traductions qu'il a faites de ses histoires, qu'elles soient fantastiques ou grotesques, figurent dans certaines éditions des *Œuvres complètes* de Baudelaire, comme pour mieux accréditer cette idée solidement arrimée d'un Edgar Allan Poe sublimé en français par sa baudelairisation. Et dans les *Œuvres*

* François Gallix, « Les traducteurs des histoires d'Edgar Allan Poe », *Loxias* n° 28.

de ce dernier publiées dans la prestigieuse collection de la Pléiade, en 1951, ce sont uniquement les traductions baudelairiennes canoniques qui sont reprises, ce que le préfacier Yves-Gérard Le Dantec justifie ainsi : « *Bien que ce volume ne fasse pas partie des Œuvres de Baudelaire dans la Bibliothèque de la Pléiade, c'est encore un texte baudelairien que nous donnons ici, en publiant une édition des œuvres d'Edgar Allan Poe.* »* Il semble en effet entendu que l'auteur des *Fleurs du Mal* aurait considérablement amélioré le style purement *journalistique* d'un Poe à l'imaginaire inspiré mais dont l'écriture manquerait d'envergure – ce qui ne résiste pas vraiment à l'examen de son œuvre, nous y reviendrons. (Walt Whitman ne tenait-il pas Poe pour l'un des « *feux électriques de la littérature américaine* »?) Or, s'il y a bien eu *baudelairisation* de Poe, ce n'est pas tant dans la version française qu'en a donnée Baudelaire, scrupuleusement fidèle au texte original, que dans le portrait qu'il en a dessiné à travers le choix des histoires : celui d'un écrivain d'un fantastique noir, presque macabre, dont les obsessions auraient été, de son propre aveu, calquées sur celles du poète français : « *Je trouvais, croyez-moi si vous voulez, des poèmes et des nouvelles dont j'avais eu la pensée, mais vague et confuse, mal ordonnée, et que Poe avait su combiner et mener à la perfection...* »** D'ailleurs, dans une lettre à sa mère, du 27 mars 1852, dans laquelle il lui joint sa traduction du « Corbeau » et où il lui explique qu'il travaille toute la nuit à ses traductions pour éviter les « *insupportables tracasseries* » de Jeanne Duval, il écrit : « *J'ai trouvé un auteur américain qui a excité en moi une incroyable sympathie, et j'ai écrit deux articles sur sa vie et ses ouvrages. C'est écrit avec ardeur ; mais tu y découvriras sans doute quelques signes d'une très extraordinaire surexcitation. C'est la conséquence de la vie douloureuse et folle que je mène* », avant de lui demander : « *Comprends-tu maintenant pourquoi, au milieu de l'affreuse solitude qui m'environne, j'ai si*

* Yves-Gérard Le Dantec, préface à Edgar Allan Poe, *Œuvres en prose traduites par Charles Baudelaire*, Gallimard « La Pléiade », 1951.

** Charles Baudelaire, *Lettres*, Mercure de France, 1907 (lettre à Armand Fraisse de 1858).

*bien compris le génie d'Edgar Poe et pourquoi j'ai si admirablement écrit sa vie et traduit son œuvre?»**

Pour autant, Baudelaire ne fut pas le *découvreur* de Poe en France, même s'il ne viendrait à personne l'idée de contester que la renommée que ce dernier a acquise dans cette patrie littéraire d'adoption doit évidemment tout au premier. Mais l'histoire même de cette traversée littéraire de l'Atlantique semble emprunter à ce sens du grotesque et de la mystification qui constitue l'une des marques principales de l'auteur de «Hans Pfaall».

Les premiers récits de Poe parus en français ne sont pas des traductions à proprement parler mais des «adaptations», qui constituent un genre littéraire à part, dont on ne prend même pas la peine de préciser la source et l'auteur auquel ont été faits ces emprunts. C'est ainsi que paraît en deux livraisons, les 3 et 4 décembre 1844, dans un journal royaliste fondé au lendemain de la Révolution française, *La Quotidienne*, une libre adaptation ou «*loose translation*» de «William Wilson» (1839), intitulée «James Dixon, ou la funeste ressemblance». Dans le même organe, les 11, 12 et 13 juin, paraît le premier véritable récit policier français, «Un meurtre sans exemple dans les fastes de la Justice, histoire trouvée dans les papiers d'un Américain», qui n'est rien de moins qu'un «démarquage» et une «version passablement défigurée» (Louis Seydaz *dixit***) des «Crimes de la rue Morgue» (1843) de Poe, que d'aucuns considèrent comme «le premier récit policier de l'histoire de la littérature». Pour des raisons qui échappent à toute logique, la rue Morgue devient la rue de l'Ouest, Dupin s'appelle H. Bernier et n'habite plus boulevard Saint-Germain mais rue de Clichy. Et tous les développements discursifs qui ne servent pas directement l'intrigue sont supprimés – les dix premières pages sont ainsi caviardées – pour renforcer le caractère macabre de cette histoire dont l'horreur ainsi rehaussée est

* *Idem.*

** Louis Seylaz, *Edgar Poe et les premiers symbolistes français*, Imprimerie La Concorde, 1923.

censée répondre aux goûts du jour. Aucun nom d'auteur ne les signe, à l'exception de deux initiales, G.B., qui ne sont évidemment pas celles de Poe, pas une seule fois mentionné, mais celles de Gustave Brunet (1805-1896), polygraphe auteur d'ouvrages de bibliophilie plus ou moins fantaisistes, d'études sur les langues vernaculaires du Sud-Ouest et d'essais religieux allant des *Curiosités théologiques* au *Dictionnaire des apocryphes*. Mais sous le pseudonyme de Philomneste Junior, il est surtout l'auteur d'un essai bibliographique sur la littérature excéntrique qui a fait date, les *Fous littéraires* (1880).

Entre ces deux « adaptations » de Brunet, va d'abord paraître « Une Lettre volée » (1844) dans *Le Magasin pittoresque* d'août 1845, brochure illustrée façon *Penny Magazine*, dont la traduction n'est pas signée et dans laquelle le nom de Poe ne figure toujours pas. Une fois encore, bien que l'action se déroule à Paris dans la version originale de cette « *nouvelle absolument sensationnelle, qu'on pourrait même considérer comme fondamentale pour un psychanalyste* »* d'après Lacan, les noms sont changés sans que l'intrigue y gagne : Dupin est cette fois rebaptisé Armand Verdier et habite désormais rue Saint-Honoré.

Mais trois mois plus tard, le nom de Poe apparaît pour la première fois en France. En effet, *La Revue britannique*, mensuel fondé vingt ans plus tôt et offrant un « choix d'articles traduits des meilleurs écrits périodiques de la Grande Bretagne », propose dans son numéro de novembre 1845 « Le Scarabée d'or », précédé de cette notice : « *Les Contes de M. E. Poe, Américain, dont nous avons voulu donner une idée aux lecteurs de la Revue Britannique ont été imprimés en un volume après avoir paru successivement dans un Magazine des États-Unis.* » Pour la première fois, le nom de Poe est mentionné, et derrière les initiales A.B. du traducteur, censées être celles d'un certain Alphonse Borghers, se cache en réalité le directeur de la revue, Amédée Pichot (1795-1877), traducteur de Dickens, Thackeray, Bulwer-Lytton, Scott, Byron ou Lamb.

* Jacques Lacan, *Le Séminaire*, Seuil, 1978.

Pour autant, cette véritable première traduction de Poe en français passe plus ou moins inaperçue, sauf pour l'un des collaborateurs de la *Revue Britannique*, un certain Paul-Émile Daurand-Forgues (1813-1883), ancien avocat qui a renoncé au barreau et grand ami de Stendhal. Parfaitement bilingue, signant des initiales O.N. pour « Old Nick », l'un des sobriquets du diable chrétien dans les fables médiévales, il donne des études sur des auteurs anglais et américains, se faisant un ardent défenseur de la littérature anglo-américaine à laquelle Chateaubriand reprochait, de façon expéditive, son manque d'originalité. Il sera ainsi le premier traducteur de Nathaniel Hawthorne, et le premier à parler de Melville, en donnant en 1853 un long « résumé » de *Moby Dick* (1851) dans la *Revue des Deux-Mondes*. Dans le numéro de septembre 1846, il donne « Une Descente au Maelström », traduction signée O.N. et précédée de cette note du rédacteur : « *Cet article est de M. Edgar Poe, auteur américain dont nous avons publié le Scarabée d'or.* »

Le mois suivant, dans *Le Commerce*, O.N. propose « Une sanglante énigme », nouvelle adaptation des « Crimes de la rue Morgue », ramenée à sa portion congrue, puisqu'elle ne fait que quatre pages, qu'il est juste précisé que l'histoire appartient à un « feuilletoniste américain » et que l'action est cette fois transplantée à Baltimore... où Poe mourra trois ans plus tard, presque jour pour jour. Cela pourrait n'être qu'un épisode supplémentaire dans la réception masquée de Poe en France, n'était le fait que c'est par cette énième « *loose translation* » que le scandale arrive – mais un scandale propice puisqu'il permettra de faire connaître enfin le nom de l'écrivain américain en France et d'attirer l'attention sur lui de ses deux premiers véritables passeurs, Isabelle Meunier et, par elle, Charles Baudelaire. Comme l'écrira Remy de Gourmont, « *il y a presque toujours au début des grandes renommées littéraires, même les mieux justifiées, un scandale, un procès, un bruit extérieur à l'œuvre* »*.

En effet, le 14 octobre, deux jours après la parution d'« Une sanglante énigme », *La Presse*, qui avait un compte à régler avec

* Remy de Gourmont, *Promenades littéraires*, Mercure de France, 1904.

Daurand-Forgues, crie au plagiat, en soulignant que la nouvelle parue dans *Le Commerce* est « à quelques mots près, entièrement pris[e] et textuellement copié[e] » du feuilleton paru dans *La Quotidienne* en juin – Old Nick, que Baudelaire taxait de « pirate » et d'« écumeur des lettres », ayant pris la (« vaine ») précaution de modifier les noms des personnages et de transposer l'action de Paris à Baltimore. Daurand-Forgues rétorque aussitôt dans *Le National*, le 15 octobre, en démontrant que si plagiat il y a eu, il n'est pas de son fait, mais bel et bien de « G.B. » qui avait publié sa propre adaptation dans *La Quotidienne*, alors que lui n'a fait que puiser dans « les Contes d'E. Poe, *littérateur américain* » la matière de son propre conte, avant de conclure : « *Il ne s'agit ni de plagiat, ni de vol, ni de copie, ni rien qui en approche. Et la source de l'article en question n'est pas celle qu'il indique, mais bien celle-là même où avant moi, ce semble, un rédacteur de la Quotidienne avait trouvé les éléments du récit que j'ai reproduit à ma guise.* » Le même jour, comme pour mieux enfoncer le clou et étayer sa défense, il publie un long essai dans la *Revue des Deux-Mondes*, intitulé « Études sur le Roman anglais et américain (les contes d'Edgar A. Poe) », qui constitue la première étude en français consacrée à Poe qu'il décrit comme un « *chercheur de problèmes à résoudre* ».

Le différend ira jusqu'au procès, et la *Gazette des Tribunaux* fait remarquer, loin de se douter à quel point elle a raison : « *Grâce à M. Forgues, tout le monde va savoir que M. E. Poe fait des contes en Amérique...* » Poe lui-même finira par en avoir vent, qui écrit le 30 décembre suivant, à l'éditeur Evert A. Duyckinck : « *Mrs Clemm m'a raconté ce matin que certains journaux parisiens avaient parlé de mes Crimes de la Rue Morgue. Elle n'a pas pu me donner de détails – me disant simplement que vous le lui aviez dit.* »

Sans doute est-ce le bruit fait autour de cette affaire qui attirera l'attention d'une jeune Anglaise de Brighton, Isabella-Mary Hack, mariée à un publiciste français, Amédée Meunier, à moins qu'elle n'ait lu l'essai de Daurand-Forgues, qui écrit que « *Le Chat noir nous rappelle les plus sombres inspirations de Théodore [sic] Hoffmann* ». Toujours est-il que le 27 janvier

1847, trois mois seulement après que la polémique eut éclaté, elle donne dans le journal fouriériste *La Démocratie pacifique*, «Le Chat noir», première de ses cinq traductions, qu'elle signe Isabelle Meunier, avant d'offrir quatre jours plus tard, la première traduction authentique de la nouvelle par laquelle le scandale était arrivé, qu'elle intitule «L'Assassinat de la Rue Morgue».

On sait que c'est la lecture de cette première traduction par Isabelle Meunier qui va être déterminante pour Baudelaire, comme il l'avoue à Théophile Thoré, dans une lettre de 1864 : «*Savez-vous pourquoi j'ai si patiemment traduit Poe? Parce qu'il me ressemblait. La première fois que j'ai ouvert un livre de lui, j'ai vu, avec épouvante et ravissement, non seulement des sujets rêvés par moi, mais des phrases, pensées par moi, et écrites par lui, vingt ans auparavant.*»^{*} La première traduction de Poe par Baudelaire, «Révélation magnétique», paraît le 15 juillet 1848 dans *La Liberté de Penser*. Suivront quarante-trois autres nouvelles et plusieurs articles, malheureusement nourris principalement à la source empoisonnée par la jalousie du *Mémoire* qu'avait publié le révérend Rufus Wilmot Griswold, dans lequel il dressait le portrait d'un écrivain raté et alcoolique dont les obsessions macabres étaient celles d'un esprit fortement dérangé. Le choix même des nouvelles traduites par Baudelaire viendra conforter la légende d'un maître du fantastique noir et lugubre, et celles qu'il a écartées seront longtemps tenues, parfois injustement, pour négligeables ou de seconde catégorie. Cette image d'Épinal dans laquelle la postérité a figé Poe comme un insecte pris dans l'ambre a relégué au second plan, quand elle ne l'a pas totalement occulté, le trait principal de la plupart de ses histoires : un sens aigu du grotesque très ancré dans un contexte littéraire et politique, nombre de ses charges, plus ou moins déguisées, visant ses contemporains, qu'ils soient écrivains ou politiciens.

* Charles Baudelaire, *Lettres*, op.cit.

2. BRÈVE BIOGRAPHIE

C'est à partir de la publication du «Manuscrit trouvé dans une bouteille», au début de 1833 et non en 1831 comme il l'indique curieusement à la fin de la nouvelle, qu'Edgar Allan Poe entre, si l'on peut dire, dans sa brève et tourmentée carrière littéraire. À cette époque, Poe est un jeune homme de vingt-quatre ans de constitution plutôt fragile, qui avait été orphelin de père et de mère à l'âge de deux ans (l'un, David Poe, était un comédien tuberculeux et alcoolique, l'autre, Elisabeth Arnold, mourut à 25 ans de la tuberculose, ou d'une pneumonie, on ne sait pas très bien – pour faire bonne mesure, son frère William Henry, lui-même tuberculeux et alcoolique, ne dépassera pas les 24 ans, tout comme sa future épouse, sa cousine Virginia, morte au même âge de la même maladie), et ensuite recueilli et adopté par la famille Allan, de riches négociants de tabac, grâce à quoi il reçut une éducation d'aristocrate virginien. Adolescent «solitaire et rêveur» ainsi que le décrivaient ses professeurs, puis étudiant, avant de s'engager brièvement comme volontaire dans l'artillerie sous le nom d'Edgar Allan Perry, le jeune homme est très tôt taraudé par l'écriture, notamment par la poésie, grâce à quoi il espérait gagner sa vie. Il publia même en 1829 une plaquette de poèmes, *Tamerlan and other poems*, qui se vendit à une bonne cinquantaine d'exemplaires. En 1831 il est à Baltimore chez sa tante Maria Clemm, dont il épousera quatre ans plus tard la fille Virginia, sa cousine donc, âgée de 13 ans au moment de leur mariage, et fait paraître anonymement quelques contes dans le *Philadelphia Sunday Courier*. La plupart de ses autres contes sont ensuite refusés, sauf le «Manuscrit trouvé dans une bouteille», qui paraît en juin 1833 dans le *Baltimore Sunday Visitor*, et obtient même un prix doté de 50 dollars. Il attire l'attention d'un journaliste réputé, John Kennedy, grâce à qui il pourra entrer comme chroniqueur, puis responsable éditorial, au *Southern literary messenger*, dont il démissionnera quelques années plus tard. Les publications se suivent alors et le succès est parfois au rendez-vous; certains contes comme

« La chute de la Maison Usher » (1839) sont même célébrés, mais l'argent continue de manquer et Edgar Poe, « Eddy » ainsi que le surnommait son épouse et cousine Virginia, embrassera cette carrière de chroniqueur dans différents journaux de la côte est. Il y sera féroce et impitoyable, et se fera de nombreux ennemis. À partir de 1842 Virginia tombe malade. Eddy et elle s'installent dans un petit cottage à la campagne, dans le Bronx, aujourd'hui un quartier de New York, où Virginia meurt en 1847, à l'âge de vingt-quatre ans. Edgar quitte New York, lui survit deux ans, et meurt dans des circonstances assez troubles et toujours pas élucidées à l'hôpital de Baltimore en octobre 1849, à l'âge de quarante ans.

3. LA LÉGENDE

Comme l'avait écrit Valery Larbaud, « *traduire un ouvrage qui nous a plu, c'est pénétrer en lui plus profondément que nous ne pouvons le faire par la simple lecture, c'est le posséder plus complètement, c'est en quelque sorte nous l'approprier** ». C'est ainsi qu'il existe chez la plupart des lecteurs une idée reçue particulièrement tenace qui veut que Baudelaire ait « surbaudelairisé » Poe, et l'ait en quelque sorte noyé de son ombre, empêchant ainsi le lecteur français de se faire une idée de ce qu'est réellement la teneur de sa prose, celle-ci ayant été phagocytée, triturée, métamorphosée par la langue baudelairienne. Or, rien n'est plus faux. Baudelaire ne s'est pas le moins du monde éloigné de Poe : il fut au contraire un traducteur extrêmement fidèle, scrupuleux, beaucoup plus que les autres traducteurs qui se sont chargés, après lui, des nouvelles qu'il n'avait pas traduites. Il colle de très près au texte de Poe, et si sa traduction est belle c'est parce qu'il s'agit d'une belle langue anglaise traduite par un grand poète français, et non parce que celui-ci se serait éloigné de l'original pour proposer une œuvre marquée presque exclusivement de son sceau. Au demeurant,

* Valery Larbaud, *De la traduction*, Actes Sud, 1984.

la traduction de Baudelaire, si elle est (évidemment) belle à bien des égards, n'est (évidemment) pas exempte d'erreurs, de contresens, d'obscurités et de lourdeurs absentes de l'original. Parfois ce sont de simples détails : dans « Morella », des yeux sont *limpides* au lieu d'être *vitreux* ; dans « Parmi les lions », le sixième *ciel* devient le sixième *siècle* ; dans « Ombre », les gens sont *heureux* au lieu d'être *nerveux*, et *cruellement* éveillés au lieu de l'être *parfaitement* ; dans « Ligeia », une *obstination* devient *perversité*, et un corps, au lieu de *solide*, est qualifié d'*audacieux*, etc. D'autres fois, ce sont des contresens dus à de faux amis : une traduction mot à mot de « *I feel for you* », par exemple, qui, au lieu de « je compatiss », devient « je sens pour toi » – ce qui, force est de le reconnaître, ne veut pas dire grand-chose ; ailleurs, le *comportement* (« *habits* ») de William Wilson devient son *costume*, etc. D'autres fois encore, ce sont d'assez obscures formulations : ici, un *petit médecin* est qualifié d'*homme médical* ; là, le soleil est qualifié de *seigneur médiatisé* ; ailleurs, une joyeuse excitation devient un *délice âcre*, le brouhaha une *commotion*, et un interlocuteur un *interrupteur*... Mais il serait fastidieux, et parfaitement vain, de relever ici toutes les erreurs, voire toutes les lourdeurs de la traduction de Baudelaire, dues pour l'essentiel – pour ce qui concerne ces dernières en tout cas – à un état de la langue qui a évolué depuis 1860. Certaines expressions qui « passaient » il y a un siècle et demi font aujourd'hui tiquer le lecteur. D'autres mots ont complètement disparu des dictionnaires actuels. Qui sait aujourd'hui qu'une « lisière » était une laisse pour enfants, qui saurait encore situer le crépuscule au petit matin, à part quelques subtils connaisseurs de la langue française ? On dit qu'il faudrait, pour quelque œuvre littéraire que ce soit, une nouvelle traduction par génération. Celle de Poe, pour les deux tiers de ses récits, date d'il y a un siècle et demi. C'est peu dire que toute traduction est sujette à révisions, et celle de Baudelaire, toute canonique qu'elle a été considérée jusqu'à aujourd'hui, n'échappe pas à la règle.

Selon une autre idée reçue, la langue de Poe serait plate, ou pauvre, et Baudelaire l'aurait rehaussée, améliorée. Là aussi, rien de plus faux. La langue de Poe est classique et précise,

et certains passages sont d'ailleurs considérés comme des sommets de la prose américaine: c'est le cas pour le début de «La chute de la Maison Usher», par exemple, pour «William Wilson», pour «La fosse et le pendule» ou bien encore pour le dialogue céleste «Le pouvoir des mots», dont le critique et universitaire C. Alphonso Smith disait d'un passage (qui d'ailleurs inspira Whitman) qu'il était «*inégalé dans la prose anglaise ancienne ou moderne*». Il est donc tout à fait erroné de prétendre, comme l'a fait le très estimable Simon Leys*, et d'autres avec lui, que Baudelaire aurait «amélioré» Poe – pas plus qu'il ne l'a «baudelairisé». Si remarquable que soit à bien des égards la traduction de Baudelaire, il semble d'ailleurs que ce soit Poe qui ait imprimé sa marque sur lui, davantage que l'inverse (n'oublions pas que Baudelaire traduit Poe plusieurs années avant d'écrire *Les fleurs du mal*.) Poe en tout état de cause était un styliste, et cela constituait probablement un frein à sa popularité. Un éditeur new-yorkais, ayant refusé des textes qu'il lui avait envoyés, lui répondit ceci: «*Le nombre de ceux qui, dans ce pays, sont capables d'apprécier et de savourer des écrits tels que les vôtres est en vérité très restreint.*» Et Nathaniel Parker Willis, le directeur du *New York Mirror*, estimait quant à lui que «*M. Poe écrivait avec une difficulté fastidieuse et dans un style trop au-dessus du niveau populaire pour être bien payé*».

Or Poe, c'est un fait, veut avoir du succès. «*Dès l'année 1831, écrit Georges Walter**, [son] projet [...] est très clair: écrire des contes pour récolter lecteurs et renommée. Une étude quasiment statistique lui a permis d'observer le succès du roman gothique anglais, du fantastique germanique et plus généralement d'un vaste marché du cauchemar où se marient le Moyen-Âge, le sang et le soufre, dans un décor de vampires, de goules et de souterrains gluants. [...] Telle est l'origine, nécessaire à connaître mais non suffisante, de cet art de la terreur à quoi le nom de Poe est attaché comme un produit à son terroir.*» Mais voilà: en dépit de sa volonté de toucher un

* Dans *L'ange et le cachalot*, Seuil 1998.

** Georges Walter, *Enquête sur Edgar Allan Poe, poète américain*, Phébus 1998.

large public, Poe n'est pas un de ces fabricants au kilomètre d'histoires fantasques ou absurdes que l'on trouve dans des revues comme le *Blackwood's Edinburgh Magazine*, qu'il caricaturera notamment dans «Le souffle perdu», «Comment écrire une histoire façon Blackwood» ou «Un beau pétrin». Il récupère cependant divers motifs des lectures de l'époque: le gothique anglais dans «La chute de la Maison Usher», le fantastique allemand dans «Le souffle perdu», où le personnage perd son souffle comme Peter Schlemihl son ombre dans le roman de Chamisso. On peut aussi trouver Hoffmann à travers la figure du double dans «William Wilson», ainsi que dans les diableries de «Bon-Bon», du «Diable dans le beffroi» ou du «Roi Peste» – mais ces contes ne relèvent jamais de la magie noire, ni de l'esprit de sérieux que certains, ailleurs, leur insufflent: il s'agit chez Poe de contes humoristiques, ou grotesques, jamais véritablement inquiétants. Aussi procède-t-il le plus souvent en parodiant ces histoires farfelues que débite à la louche le *Blackwood* et d'autres journaux. Le problème – mais est-ce vraiment un problème? – est qu'il lui arrive de *trop bien* parodier: ainsi, «'Manuscrit trouvé dans une bouteille', qui ouvrirait le cycle de l'«In-folio» et se voulait une imitation des récits de voyages rocambolesques, n'a plus rien, à nos yeux, d'une parodie. Ce vaisseau-fantôme surgi sur la vague géante, ce très vieil équipage murmurant qui n'est pas invisible mais ne voit pas le narrateur, nous y croyons parce que l'artiste est trop juste. Il a raté sa parodie*.»

Il ne faudrait cependant pas se borner à voir dans les contes de Poe de simples imitations d'Hoffmann ou du gothique anglais, pas plus qu'il ne faut systématiquement y voir des fragments d'autobiographie, à la suite de ce qu'ont voulu y lire Marie Bonaparte ou Baudelaire – lesquels se sont basés ensuite sur cette clé interprétative pour proposer le portrait d'un Poe sombre et maladif, intimement torturé d'angoisses permanentes, un ange noir et incompris écrivant des histoires terrifiantes, un corbeau sur l'épaule, une bouteille de scotch

* *Ibid.*

à ses côtés, et quelques chauves-souris voletant au-dessus de son crâne – bref: la légende. «*En dépit des allusions personnelles ici et là répandues, écrit Georges Walter, voir en Ligeia l'image de Virginia et dans le narrateur du "Chat noir" un autoportrait de l'auteur, bref, chercher l'auteur comme on cherche la femme, c'est perdre de vue le sens sous-jacent et suggéré, le deuxième regard sans lequel la fiction, selon Poe, n'a aucun intérêt**. »

De façon générale, il faut relever chez Poe une notion fondamentale, à ne *jamais* perdre de vue lorsqu'on le lit, qui est l'opposition entre la fantaisie («*fancy*») et l'imagination. La première est une rêverie aléatoire et gratuite, un jeu de l'esprit qui vagabonde allègrement, libre de toute entrave conceptuelle. Poe la rejette absolument. La seconde en revanche s'apparente à une profonde intuition fondée sur la connaissance objective des faits, et peut permettre d'accéder à la vérité. C'est ce que démontrera par exemple le détective Auguste Dupin dans les trois nouvelles qui lui sont consacrées, «*Les crimes de la rue Morgue*», «*Le mystère de Marie Roget*» et «*La lettre dérobée*», dans les tomes II et III de la présente édition. Poe n'est pas un rêveur – ou alors c'est un rêveur rigoureux. Même lorsqu'il se risque à d'ardues théories cosmogoniques, comme dans son essai *Eurêka*, «*son modèle cosmologique n'est pas le fruit de son imagination débridée. Partant d'un principe métaphysique, dit de l'Unité originelle de la matière, son univers est compatible avec les idées astronomiques de son époque et la physique newtonienne sur laquelle il s'appuie***». » C'est ainsi qu'il sera le premier auteur moderne «*à concevoir une histoire de l'univers faisant inmanquablement penser à celle décrite par la théorie du Big Bang****». On peut trouver quelques échos de ces théories dans «*Conversation entre Eiros et Charmion*», ainsi que dans les deux autres dialogues célestes de deux âmes au Paradis, «*Le colloque de Monos et Una*» et «*Le pouvoir des mots*» (tomes II et III).

Non, Poe n'est pas un rêveur; il n'est pas non plus un poète

* *Ibid.*

** Thomas Lepeltier, *Univers parallèles*, Seuil 2010.

*** *Ibid.*

maudit, ni un ivrogne invétéré, et encore moins un opiomane. Telles sont pourtant les idées reçues le concernant. Les deux responsables de ces légendes sont en premier lieu Rufus Wilmot Griswold, l'exécuteur testamentaire de Poe, qui après sa mort œuvrera largement pour le discréditer, et Charles Baudelaire qui, «*pour façonner le personnage du poète maudit qu'il voulait voir en Edgar Poe [...] n'hésita pas à utiliser les vices et bassesses que Griswold a si adroitement prêtés au poète américain*»*. Pour écrire son premier portrait de Poe, Baudelaire puisa largement dans la notice nécrologique d'un journaliste (John Daniel, rédacteur en chef de l'*Examiner* de Richmond), mais il évita soigneusement, par exemple, de prendre en considération ce passage, qui allait à l'encontre de la volonté de Baudelaire de faire de Poe un poète inspiré par l'absorption massive d'alcool : «*Son goût pour la boisson était une simple maladie, ce n'était ni une source de plaisir, ni une source d'excitation*». L'opium, Poe n'y a jamais touché. Quant à l'alcool, il en buvait peu, mais en raison d'une faiblesse, ou défaillance, de sa constitution, ce peu suffisait à provoquer chez lui des états de perte de repères et d'ébriété malade – et certainement pas, en dépit de ce qu'aurait souhaité Baudelaire, de puissantes illuminations créatrices, ni une quelconque source d'inspiration, bien au contraire : le pauvre homme perdait alors tous ses moyens. On peut citer ici un passage d'une longue lettre que Poe écrivit à William E. Burton** : «*À aucune période de ma vie je n'ai été ce qu'on appelle intempérant. Je n'ai jamais eu l'habitude de m'enivrer. Je n'ai jamais bu de petits verres ni rien de la sorte [...]. Mais pendant une brève période où je vivais à Richmond comme rédacteur en chef du Messenger, alors, oui, je me suis laissé aller, à de longs intervalles, à la tentation, répandue dans tous les milieux, de l'esprit convivial du Sud. Mais mon tempérament vulnérable ne pouvait supporter une excitation qui était, pour mes compagnons, une affaire quotidienne. [...] Après chacun*

* Claude Richard, *Edgar Poe, journaliste et critique*, Klincksieck 1978 (cité par Georges Walter, op.cit.).

** Lettre à William E. Burton du 1^{er} juin 1840, citée dans Walter, op. cit.

de ces excès j'étais invariablement cloué au lit. » Sur ce sujet, laissons le mot de la fin à George Bernard Shaw : « *Edgar Poe a bu autant d'alcool dans toute sa vie qu'un Américain moderne qui a réussi en absorbe en six mois.* »

Poe, donc, n'est pas plus un rêveur qu'un opiomane ou un buveur compulsif : ses histoires sont précises, organisées, scrupuleusement référencées, et toujours à considérer en fonction de la vie politique, littéraire et éditoriale de l'époque à laquelle elles ont été écrites. La majorité d'entre elles, en effet, sont abondamment cryptées et, le temps ayant fait son œuvre depuis lors, elles pourraient à bon droit passer, aux yeux d'un lecteur du XXI^e siècle, pour d'aimables et discutables fantaisies (dans le sens de « fancy », justement, que rejetait Poe) si on ne les recontextualisait pas. Ainsi « Le roi Peste » (sous-titré, pour faire bonne mesure : « Histoire contenant une allégorie ») ne peut-il être pleinement apprécié si on ne sait pas que Poe, clairement engagé dans la vie politique de son époque, était favorable aux Républicains, et que la nouvelle est une charge violente et caricaturale contre le Président démocrate des États-Unis, Andrew Johnson, et son entourage – tout comme l'est « Quatre bêtes en une » ; que « Le diable dans le beffroi » vise à ridiculiser par de nombreuses allusions le successeur de Johnson, Martin Van Buren (président démocrate des États-Unis de 1837 à 1841) ; ou que « L'homme rafistolé » est une critique du vice-président Richard Mentor Johnson. Les allusions à la vie littéraire de l'époque sont également constantes : « Une histoire de Jérusalem » est écrit en référence à un roman du Britannique Horatio Smith ; « Bon-Bon » à un autre roman, de l'Écossais Thomas Carlyle ; « Mystification » est à considérer en regard d'une joute littéraire ayant opposé Poe à Theodore Sedgwick Fay, le rédacteur du *New York Evening Mirror*, la nouvelle étant une parodie d'un chapitre d'un roman de Fay, etc. Toute l'œuvre de Poe, les deux tomes suivants ne le démentiront pas, est étroitement inscrite dans son époque, et y fait constamment référence, que ce soit par le choix des thèmes, des personnages ou des situations.

4. LA TRADUCTION

À plus d'un titre, une nouvelle traduction des récits d'Edgar Allan Poe s'imposait comme une nécessité. Longtemps considérée comme intouchable, celle qu'avait donnée Baudelaire, malgré ses indéniables qualités, n'en comportait pas moins quelques défauts qui relevaient d'erreurs, de lourdeurs ou bien d'un vieillissement de la langue et de la façon de traduire. Par ailleurs, en choisissant de ne traduire, pendant dix-sept ans, que les deux tiers des histoires « fantastiques » ou « grotesques » de l'écrivain américain, Baudelaire a involontairement plongé dans l'ombre celles qu'il a écartées ou négligées, qui s'en sont trouvées implicitement dépréciées ou ignorées. Il a, par ailleurs, esquissé un portrait faussé de Poe, auteur maudit, macabre et gothique, porté aux excès, nourri d'une part à l'identification de Baudelaire avec lui et les obsessions qu'il lui prête et dans lesquelles il se reconnaît, d'autre part à la légende noire et noircie qu'a entretenue sitôt après sa mort le redoutable révérend Griswold, légende tenace malgré les dénégations et les précieuses corrections apportées par des amis du défunt, comme Sarah Helen Whitman – avec laquelle, quelques années plus tard, Mallarmé entrera en contact. Il est proposé ici aux lecteurs français une traduction intégrale et chronologique des histoires et récits d'Edgar Allan Poe, réalisée par un seul et même traducteur, en l'occurrence dédoublé mais travaillant en symbiose. La présentation chronologique et non plus – parfois arbitrairement – thématique de ces nouvelles constituera sans doute une révélation ou une découverte pour nombre de lecteurs, en ce qu'elle tend à diluer le fantastique lugubre que l'on prête volontiers à Poe, pour mieux faire ressortir son sens aigu du grotesque.

Venir après l'auteur du *Spleen de Paris* aurait pu relever d'une gageure risquée s'il s'était uniquement agi de « débau-delaïriser » Poe à tout prix. Mais à aucun moment, notre façon d'aborder ce travail ne s'est inscrite dans cette démarche. Pour toutes les raisons exposées ci-dessus, il était nécessaire de montrer l'auteur américain *tel qu'en lui-même*, en n'offrant pas

une organisation des récits selon un ordre ou des affinités qui ne sont pas le fait de l'auteur, et en proposant l'intégralité des proses fictionnelles de Poe restituées par une seule et même voix.

Le regretté Antoine Berman avait forgé le néologisme de «défectivité» pour désigner «*toutes les formes possibles de défaut, de défaillance, d'erreur dont est affectée toute traduction**. » Quant aux traductions à ambition «littéraire», il indique qu'elles sont «*généralement partielles et, comme on sait, les plus frappées de défectivité*».

Pour ce qui concerne celle que nous proposons ici, il n'est pas question de soumettre totalement la langue de Poe à la nôtre, ou au dénominateur commun des deux nôtres. La «défectivité» serait ici à son comble. Pour autant il s'agit d'adapter tous les paramètres langagiers, littéraires, culturels et historiques qui déterminaient «le sentir, l'agir et le penser» de Poe à nos propres paramètres, et restituer le tout dans une langue accessible aujourd'hui, sans trahir évidemment celle du texte original. Nos propres rapports à la langue anglaise, à la langue française, à la littérature en général, à l'écriture, à l'expérience d'autres traductions, à l'œuvre de Poe, à la traduction existante de Baudelaire (et des autres, pour un tiers des nouvelles), à la lecture de théories de la traduction, sont ainsi déterminants.

Il y a dans le geste du traducteur une conjonction qui prend en compte la position traductive (quel parti-pris?), la position langagière (le rapport aux deux langues en œuvre) et la position scripturaire (le rapport à l'écriture). En ce qui nous concerne, la position traductive est la suivante : il s'agit d'une *littéralité contrôlée*, c'est-à-dire d'un «collage» au plus près du texte, sans faire preuve de «servilité», ou d'effacement total devant l'œuvre – ce qui ne serait ni plus ni moins que l'anéantissement du traducteur. Par ailleurs, si traduire sans subjectivité est chose impossible, il s'agit de ne pas non plus se laisser

* Antoine Berman, *Pour une critique des traductions : John Donne*, Gallimard 1995.

envahir par elle. Ni « infirmité caméléonesque », ni « liberté capricieuse », ni « tentation de l'effacement » mais un travail de proximité vigilante par rapport au texte original. Notre idéal serait sans doute de parvenir à cet état d'objectivité réceptive qui est celui des auteurs des haïkus japonais : être « à l'écoute », mais sans interférer outre mesure, ou du moins sans noyer l'original sous le flot de notre propre subjectivité – c'est-à-dire atteindre à un état de moindre « défektivité » en n'ayant pas de visée déformatrice qui viendrait atténuer les composantes du texte original. Et il faut dire ici que le fait de travailler à deux aide sans doute grandement à contourner cette menace.

Georges Mounin écrivait jadis* : « *Tous les arguments contre la traduction se résument en un seul : elle n'est pas l'original* ». Ici la tâche est doublement ardue, mais aussi doublement nécessaire, car la traduction que nous proposons, outre qu'elle n'est pas l'original, n'est pas non plus *la traduction* originale, celle de Baudelaire qui, dans nos esprits de lecteurs français, se confond si aisément avec le texte de Poe – pour les deux tiers des nouvelles du moins. Notre traduction, si elle n'est pas l'original, se propose néanmoins d'être *ournée vers lui*, avec un recul de cent soixante-dix ans qu'il nous est interdit, et au demeurant impossible, de nier, mais dont nous devons inévitablement rendre compte par un double mouvement qui consiste à adapter le texte à un lectorat contemporain, tout en lui collant au plus près. « *Ou bien traduire n'a aucun sens, ou bien le lien avec l'original doit être plus étroit qu'il n'est d'usage**.* »

Christian GARCIN & Thierry GILLYBŒUF.

* In *Les belles infidèles*, Cahiers du Sud.

** Op. cit.

UN RÊVE¹

Voici quelques jours, à la nuit tombée, je me suis mis au lit. Depuis des années, j'ai l'habitude de parcourir quelques pages des Écritures avant de fermer les yeux et de m'abandonner au doux sommeil de la nuit. C'est ce que je fis ce soir-là. Je tombai par hasard sur les lignes où le souffle divin relate l'agonie du Créateur de toutes choses². Le souvenir de ce passage, ainsi que les scènes consécutives au moment où il avait rendu l'âme, me poursuivirent durant mon sommeil.

Il y a certainement quelque chose d'incompréhensible et de mystérieux dans la manière dont s'organisent parfois les caprices de notre imagination. Mais cela relève davantage du domaine du physiologiste que de celui du «rêveur» insouciant... J'étais, semble-t-il, un pharisien qui rentrait du lieu du supplice. J'avais aidé à planter les clous acérés dans la paume du crucifié – spectacle de la plus vive douleur qu'un mortel puisse éprouver. Je pouvais entendre les gémissements qui lui traversaient l'âme, tandis que j'enfonçais dans sa chair les fers grossiers qui lui raclaient les os.

Je m'éloignai de quelques pas du lieu de l'exécution, puis me retournai pour contempler mon plus coriace adversaire. Le Nazaréen n'était pas encore mort : la vie s'attardait encore dans son enveloppe de chair, comme si elle redoutait le moment où elle aurait à marcher, seule, dans la vallée de la mort. Il me

semblait que je pouvais distinguer la sueur froide qui perlait à grosses gouttes sur le front du mourant. Je pouvais voir chacun de ses muscles frémir. Ses yeux perdaient de leur éclat et se figeaient peu à peu dans le regard fixe et creux des cadavres. Je pouvais entendre le faible gargouillis qu'émettait sa gorge. Un moment encore... puis la chaîne de l'existence fut rompue – et un de ses maillons tomba dans l'éternité.

Je fis demi-tour et déambulai avec indolence vers le centre de Jérusalem. Non loin de moi s'élevaient les hautes tourelles du Temple. Son toit doré, qui reflétait les rayons du soleil, était aussi étincelant que le soleil lui-même. Un sentiment de fierté m'envahissait peu à peu, tandis que je contemplais les champs immenses et les hautes montagnes qui entouraient la ville, cet orgueil du monde oriental. Sur ma droite s'élevait le mont des Oliviers, recouvert de vignes et de vergers. Au-delà, aussi loin qu'il était possible de voir, c'était un empilement de montagnes. Sur ma gauche s'étendait la magnifique plaine de Judée. Et en voyant le rapide ruisseau Cédron se frayer un chemin à travers les prairies jusqu'au lac tout là-bas, je me disais qu'il s'agissait d'une claire métaphore de l'existence humaine. Je pouvais entendre le chant joyeux d'une belle jeune fille qui glanait des épis au milieu des blés lointains, ainsi que le sifflet strident de la flûte d'un berger qui, répercuté d'écho en écho, rappelait à son bercail l'agneau errant. Une beauté parfaite, inouïe, semblait avoir pris possession de la nature animée.

Mais « un changement survint dans l'esprit de mon rêve³ » ; je sentis un froid soudain m'envahir. Instinctivement, je me tournai vers le soleil, et vis une main qui lentement le recouvrait d'un voile de crêpe. Je cherchai les étoiles : plus aucune ne brillait, car la même main les avait enveloppées dans le même signe de deuil. La lumière argentée de la lune n'était pas encore apparue sur les vagues lentes de la mer Morte qui psalmodiaient le rauque requiem des villes de la plaine. Elle dissimulait son visage, comme si elle redoutait de voir ce qui était en train de se dérouler sur terre. J'entendis comme un faible gémissement, tandis que l'esprit des ténèbres déployait ses ailes sur un monde abasourdi.

Un désespoir indicible m'envahit alors. Je sentais le torrent de la vie refluer lentement vers sa source, tandis que grandissait en moi la pensée terrifiante que le jour du châtement était venu.

Soudain, je me trouvai devant le Temple. Son voile, qui avait toujours maintenu ses secrets à l'abri du regard des impies, était maintenant déchiré. Je jetai un œil à l'intérieur : debout devant l'autel, le prêtre offrait les sacrifices expiatoires. Le feu, où devaient être incinérés les membres mutilés de la victime, illumina quelque temps les murs les plus distants, puis il s'éteignit et fut absorbé dans les ténèbres. Le prêtre se retourna, pour le raviver aux flammes des chandeliers, mais elles aussi avaient cessé de brûler. Tout était immobile, comme dans un tombeau.

Je fis demi-tour et me précipitai dans les rues. Elles étaient vides. Aucun bruit ne venait rompre le silence, à l'exception des hurlements d'un chien sauvage qui se délectait de cadavres à moitié carbonisés dans la vallée du Hinnom⁴. Je vis une faible lumière qui provenait d'une fenêtre distante et me dirigeai vers elle. La porte était ouverte. Je regardai à l'intérieur. Une veuve était en train de préparer les dernières bouchées qu'elle avait pu rassembler pour nourrir son bébé agonisant. Elle avait allumé un petit feu. Et je vis avec quelle profonde affliction elle contemplait la flamme disparaître, et avec elle tous ses espoirs.

Les ténèbres recouvraient l'univers. La nature gémissait, car son semblable était mort⁵. La terre avait revêtu les habits du chagrin, et les cieux un voile de lamentations. J'errais à présent en proie à une vive inquiétude, sans savoir où je me dirigeais, ni dans quel but.

Soudain, à l'est, apparut une lueur. Une colonne lumineuse traversa les ténèbres, comme un faisceau éclairé en profondeur jusqu'aux recoins les plus sombres d'un puits. Elle illumina l'opaque obscurité qui m'entourait : il y avait une ouverture dans l'immense voûte céleste. Les yeux écarquillés, je me détournai vers elle.

Loin dans les profondeurs de l'espace, à une distance qui n'aurait pu être évaluée que par « une ligne fuyante, parallèle

à l'éternité⁶», mais une ligne qui serait demeurée toujours parfaitement claire et distincte, apparut celui dont je m'étais moqué en le revêtant des habits pourpres de la royauté⁷. Il était à présent assis sur son trône, revêtu de la robe du Roi des Rois. Mais ce n'était pas un trône de liesse et de blancheur : les cieus étaient emplis de lamentations et, tandis que tous les anges s'agenouillaient devant lui, je vis que la couronne d'immortelle amarante qui encerclait son front s'était changée en couronne de cyprès⁸.

Je regardai autour de moi pour voir jusqu'où je m'étais aventuré : je me trouvais dans le cimetière des rois d'Israël. Avec effroi je me rendis compte que les mottes qui couvraient les ossements décomposés de quelque tyran s'étaient mises à bouger. Alors que je cherchai du regard où avait été déposé le dernier roi dans tout le faste et la splendeur de sa mort, un monument orné de sculptures commença à trembler. Bientôt il fut renversé, et des tréfonds de la tombe sortit son occupant⁹. C'était une silhouette hideuse, inhumaine, telle que Dante, dans ses plus fantastiques visions, ne sut en imaginer. J'étais incapable de bouger, pétrifié de terreur. La chose s'approcha. Je voyais les vers se tordre parmi les mèches emmêlées qui couvraient en partie le crâne en décomposition. Les os se frottaient les uns contre les autres et leurs articulations cliquetaient, car la chair avait totalement disparu. J'écoutais leur horrible musique pendant qu'avancait cette forme menaçante, comme une caricature de la mort. Elle vint vers moi. En passant, elle souffla sur mon visage les miasmes humides et froids du tombeau – et, saisi d'un frisson convulsif, je m'éveillai.

METZINGERSTEIN¹⁰

« *Pestis eram vivus, moriens tua mors ero* ».

MARTIN LUTHER¹¹.

L'horreur et la fatalité ont régné à toutes les époques. Dans ce cas, pourquoi donner une date à l'histoire que je m'apprête à raconter? Je m'en abstiendrai. En outre, j'ai d'autres raisons de la taire. Qu'il suffise de dire qu'à l'époque dont je parle, il existait au cœur de la Hongrie une croyance bien établie, quoique secrète, dans les doctrines de la métempsycose. Je ne ferai aucun commentaire sur les doctrines elles-mêmes – autrement dit sur le fait qu'elles soient erronées ou probables. J'affirme cependant qu'une bonne part de notre incrédulité (comme le fait remarquer La Bruyère au sujet de tous nos malheurs), *vient de ne pouvoir être seuls*^{*12}.

Mais il y avait des éléments dans la superstition hongroise qui confinaient fortement à l'absurdité. Sur le fond, les Hongrois se distinguaient des autorités orientales. Par exemple: « l'âme », disaient-ils (je cite les propos d'un Parisien intelligent et brillant) « *ne demeure qu'une seule fois dans un corps sensible*

* En français dans le texte, comme tous les mots ou expressions en italiques suivis d'un astérisque (quand cela a été nécessaire, nous avons rectifié l'orthographe ou la syntaxe.).

– au reste, ce qu'on croit être un cheval, un chien, un homme, n'est que la ressemblance peu tangible de ces animaux*.»

Les familles Berlifitzing et Metzengerstein¹³ étaient en froid depuis des siècles. Jamais, par le passé, on ne vit deux maisons aussi illustres réciproquement aigries par une si mortelle hostilité. L'origine de cette inimitié semble devoir se trouver dans les paroles d'une ancienne prophétie : «Un grand nom connaîtra un déclin effroyable, quand, tel le cavalier sur son cheval, la mortalité des Metzengerstein triomphera de l'immortalité des Berlifitzing.»

Certes, les mots n'avaient guère de sens, voire aucun – mais des causes plus triviales ont donné naissance (il n'y a pas si longtemps de cela) à des conséquences tout aussi fertiles en événements. En outre, les deux domaines, qui étaient contigus, avaient longtemps exercé une influence rivale dans les affaires d'un gouvernement industriel. Qui plus est, les proches voisins sont rarement amis, et les habitants du château Berlifitzing pouvaient regarder, depuis leurs contreforts surélevés, à travers les fenêtres mêmes du château Metzengerstein ; enfin, la magnificence plus que féodale qu'on y découvrait ainsi n'était guère de nature à calmer le tempérament irritable des Berlifitzing, moins anciens et moins riches. Comment s'étonner alors que, tout stupides qu'ils étaient, les mots de cette prédiction aient réussi à faire naître et prospérer la discorde chez ces deux familles, déjà prédisposées aux querelles par une jalousie héréditaire ? Les termes de la prophétie impliquaient, si tant est qu'ils aient impliqué quoi que ce soit, le triomphe ultime de la plus puissante des deux maisons – et bien entendu, du côté de la plus faible et de la moins influente, on s'en souvenait avec amertume et animosité.

Wilhelm, comte Berlifitzing, bien qu'il fût de haute extraction, était à l'époque de ce récit un vieil infirme radoteur qui n'avait de remarquable que son antipathie personnelle, invétérée et disproportionnée, pour la famille de son rival, et une passion tellement folle pour les chevaux et pour la chasse que ni la décrépitude physique, ni le grand âge, ni l'incapacité mentale

ne l'empêchaient de participer chaque jour aux périls de cette pratique.

En revanche, Frederick, baron Metzengerstein, n'avait pas encore atteint la majorité. Son père, le ministre G***, était mort jeune. Sa mère, dame Marie, l'avait suivi peu après. À cette époque, Frederick était dans sa dix-huitième année. Dans une ville, dix-huit années ne constituent pas une longue période – dans un endroit isolé, aussi magnifique que cette vieille principauté, les vibrations du pendule ont une signification plus profonde.

À la suite de circonstances particulières liées à l'administration de son père, le jeune baron, à la disparition de ce dernier, entra immédiatement en possession de son immense domaine. On n'avait jamais vu par le passé un tel patrimoine détenu par un noble de Hongrie. Ses châteaux étaient innombrables – et le plus majestueux et le plus vaste était le château Metzengerstein. La délimitation de ses terres n'avait jamais été clairement définie, mais son parc principal comprenait un circuit de cinquante miles.

La succession d'un propriétaire aussi jeune, dont le caractère était bien connu et dont la fortune n'avait pas d'équivalent, laissait peu de place aux spéculations quant à la probable ligne de conduite qu'il viendrait à adopter. Et de fait, en l'espace de trois jours, le comportement de l'héritier outrepassa les excès d'Hérode¹⁴ et dépassa de loin les attentes de ses zéloteurs les plus enthousiastes. Des débauches éhontées, des perfidies flagrantes, des atrocités inouïes eurent tôt fait de convaincre ses vassaux tremblants que ni soumission servile de leur part ni scrupules de conscience de la sienne ne leur garantiraient désormais une protection contre les serres impitoyables et assoiffées de sang d'un petit Caligula¹⁵. La nuit du quatrième jour, on s'aperçut que les écuries du château Berlifitzing étaient en flammes, et le voisinage fut unanime pour ajouter le crime incendiaire à la liste déjà effroyable des forfaits et des abominations du baron.

Pourtant au milieu du tumulte déclenché par cet événement, le jeune gentilhomme était assis, apparemment en pleine

méditation, dans un vaste appartement dépouillé au dernier étage du palais familial des Metzengerstein. La tapisserie riche, quoique fanée, qui pendait en se balançant mélancoliquement sur les murs, représentait les formes vagues et majestueuses d'un millier d'illustres ancêtres. Ici, des prêtres richement vêtus d'hermines et des dignitaires pontificaux siégeaient familièrement avec l'autocrate et le souverain, opposaient un *veto* aux désirs d'un roi temporel ou bien contenaient, avec le *fiat* de la suprématie papale, le sceptre rebelle du Prince du Mal. Là, l'expression vigoureuse des sombres et imposantes statures des Princes Metzengerstein – leurs destriers musculeux piétinant la carcasse des ennemis tombés à terre – ébranlait les nerfs les plus solides ; ailleurs, les images des dames d'antan, voluptueuses et blanches comme des cygnes, flottaient au loin dans les méandres d'une danse surnaturelle, aux accents d'une mélodie imaginaire.

Mais tandis que le Baron écoutait ou feignait d'écouter le vacarme croissant dans les écuries du Château Berlifitzing, ou bien songeait peut-être à quelque nouvelle impudence plus résolue encore, ses yeux se fixèrent machinalement sur l'image d'un énorme cheval d'une couleur irréaliste, représenté sur la tapisserie, et appartenant à un ancêtre sarrasin de la famille de son rival. Le cheval, qui se trouvait lui-même au premier plan du tableau, se tenait aussi immobile qu'une statue, tandis que derrière lui son cavalier déconfit périssait sous la dague d'un Metzengerstein.

Une expression diabolique se dessina sur les lèvres de Frederick quand il réalisa dans quelle direction son regard s'était porté malgré lui. Mais il ne détourna pas les yeux. Au contraire, il ne parvenait absolument pas à contenir l'accablante anxiété qui semblait s'être abattue sur ses sens comme un linceul. Il avait toutes les peines du monde à concilier ses sensations oniriques et incohérentes avec la certitude qu'il était éveillé. Plus il contemplait, plus le charme l'absorbait – plus il lui paraissait impossible de s'arracher à la fascination de cette tapisserie. Mais le tumulte du dehors ayant soudain redoublé de violence, au prix d'un effort impérieux et désespéré, il détourna

son attention vers le rougeoiement éblouissant projeté par les écuries en flammes sur les fenêtres de ses appartements.

Ce geste, cependant, ne fut que passager, car son regard revint mécaniquement vers le mur. À sa grande surprise et pour son plus grand effroi, la tête du gigantesque étalon avait, pendant ce laps de temps, changé de position. Le cou de l'animal qui, juste avant, était incliné comme mû par la compassion sur le corps prostré de son seigneur, était désormais tendu de tout son long en direction du Baron. Les yeux, invisibles l'instant d'avant, avaient désormais pris une expression énergique et humaine, brillaient d'un éclat rouge incandescent et inhabituel, et les lèvres dilatées du cheval visiblement enragé laissaient voir ses dents sépulcrales et répugnantes.

Stupéfié par la terreur, le jeune seigneur regagna la porte en titubant. Quand il l'ouvrit, un éclair de lumière rouge envahit la pièce et projeta son ombre aux contours nets et précis sur la tapisserie tremblotante, et il tressaillit en voyant que cette ombre, alors qu'il chancelait un instant sur le perron, prenait la position exacte et remplissait entièrement les contours de l'implacable et triomphant meurtrier du Berlitfizing sarrasin.

Afin d'alléger le sentiment d'oppression qui l'assaillait, le Baron se précipita dehors. À la porte principale du Château, il rencontra trois écuyers. Avec beaucoup de difficultés et au péril imminent de leurs vies, ils refrénaient les bonds convulsifs d'un gigantesque cheval à la robe incandescente.

— À qui est ce cheval? Où l'avez-vous trouvé? demanda le jeune homme d'une voix rauque et dolente en reconnaissant immédiatement que le mystérieux destrier dans la chambre à la tapisserie était l'exacte réplique de l'animal furieux qu'il avait sous les yeux.

— Il vous appartient, Sire, lui répondit l'un des écuyers, du moins, aucun autre propriétaire ne l'a réclamé. Nous venons juste de le capturer, alors qu'il s'enfuyait, tout fumant et écumant de rage, des écuries en flammes du Château Berlitfizing. Nous avons supposé qu'il appartenait au haras de chevaux étrangers du vieux Comte, et l'avons ramené alors qu'il semblait complètement perdu. Mais les palefreniers

nient toute prétention sur l'animal, ce qui ne laisse pas d'être étrange, étant donné que les traces qu'il porte indiquent de manière évidente qu'il a réchappé de peu au feu...

– De plus, les lettres W. V. B. sont très nettement marquées au fer sur son front¹⁶, interrompit un deuxième écuyer. Au début, nous avons supposé que c'étaient les initiales de Wilhelm Von Berlifitzing.

– Extrêmement curieux! déclara le jeune Baron, l'air songeur, comme absent à ce qu'il disait. Il s'agit, comme vous le dites, d'un cheval extraordinaire – un cheval prodigieux! Bien qu'il soit, comme vous l'avez noté fort justement, d'un caractère ombrageux et intractable. Néanmoins, considérons qu'il m'appartient, ajouta-t-il, après un silence, peut-être qu'un cavalier comme Frederick de Metzengerstein pourra dompter le diable jailli des écuries des Berlifitzing.

– Je crains que vous ne vous trompiez, monseigneur: le cheval, comme je crois vous l'avoir dit, ne vient *pas* des écuries du Comte. Si tel avait été le cas, nous savons trop bien quel est notre devoir et nous ne l'aurions pas amené en présence d'un noble représentant de votre lignée.

– C'est vrai! lâcha sèchement le Baron, et au même moment, un page de la chambre à coucher arriva du Château, tout échauffé, à vive allure. Il chuchota à l'oreille de son maître le récit de la disparition miraculeuse et soudaine d'un petit pan de la tapisserie dans une pièce qu'il désigna – tout en donnant force détails minutieux et circonstanciés, mais tout cela ayant été communiqué à voix basse, rien n'en transpira qui pût satisfaire la curiosité à l'affût des écuyers.

Au cours de cet entretien, le jeune Frederick parut troublé, en proie à diverses émotions. Néanmoins, il retrouva bientôt une contenance et une expression de malignité décidée se lut sur son visage, quand il donna l'ordre péremptoire qu'une certaine pièce soit immédiatement verrouillée et que la clef lui soit remise sur-le-champ.

– Avez-vous appris la mort malheureuse de ce vieux chasseur de Berlifitzing? demanda l'un de ses vassaux au Baron, alors que, après l'intervention du page, l'étalon impressionnant et

mystérieux que le gentilhomme avait adopté se cabrait et bondissait en redoublant de fureur sur la longue allée qui menait du Château aux écuries de Metzengerstein.

– Non! répondit le Baron, en se tournant brusquement vers celui qui venait de parler, mort! Dis-tu?

– Aussi vrai que je vous le dis, monseigneur, et j’imagine que pour un membre de votre famille, cette information n’est pas mal venue?

Un sourire rapide jaillit sur le beau visage du Baron.

– Comment est-il mort?

– Alors qu’il ne ménageait pas ses efforts pour sauver la partie préférée de son haras de chasse, il a péri misérablement dans les flammes.

– Vrai-ment! s’exclama le Baron, comme impressionné lentement et posément par la véracité d’une idée exaltante.

– Vraiment, répéta le vassal.

– Quelle horreur! déclara le jeune homme, calmement, avant de rentrer paisiblement dans le Château.

À compter de ce jour, un changement très net se manifesta dans la conduite extérieure du jeune Baron débauché, Frederick Von Metzengerstein. De fait, son comportement décevait toutes les attentes et n’allait guère dans le sens des projets que formaient nombre de mères, tandis que ses habitudes et ses manières témoignaient moins que jamais de marques de sympathie pour les membres de l’aristocratie voisine. On ne le voyait jamais au-delà des limites de son domaine et, dans son propre milieu, il n’avait absolument aucun compagnon – à moins que cet extraordinaire cheval impétueux, à la robe incandescente, qu’il montait sans relâche depuis ce jour-là, pût prétendre par quelque mystère au titre d’ami.

Cependant, de nombreuses invitations en provenance du voisinage continuèrent de lui parvenir pendant une longue période. «Le Baron honorera-t-il nos festivals de sa présence? Le Baron prendra-t-il part à nos parties de chasses?» – «Metzengerstein ne chasse pas. – Metzengerstein ne viendra pas», telles étaient ses réponses hautaines et laconiques.

Une noblesse impérieuse ne saurait endurer ces offenses répétées. Les invitations se firent moins cordiales – et moins fréquentes. Au bout de quelque temps, elles cessèrent totalement. On entendit même la veuve du malheureux Comte Berlitzing formuler le souhait « que le Baron demeurât chez lui quand il aurait souhaité ne pas y être, puisqu’il dédaignait la compagnie de ses pairs ; et qu’il montât à cheval quand il ne le souhaitait pas, puisqu’il leur préférait la société d’un cheval ». De toute évidence, il s’agissait là de l’explosion totalement stupide d’une pique héréditaire, et cela prouvait simplement que nos propos risquent de devenir singulièrement absurdes quand nous entendons faire montre d’une énergie inhabituelle.

Les personnes charitables attribuaient néanmoins le changement d’attitude du jeune gentilhomme au chagrin naturel d’un fils à la suite de la perte prématurée de ses parents, en oubliant, cependant, son comportement atroce et imprudent durant la courte période qui suivit immédiatement ce deuil. De fait, d’aucuns suggérèrent qu’il avait une idée trop élevée de son importance et de sa dignité. D’autres, parmi lesquels il convient de mentionner le médecin de famille, n’hésitaient pas à parler de mélancolie morbide et d’une maladie héréditaire, tandis que de sombres allusions, d’une nature plus équivoque, circulaient parmi la foule.

En réalité, l’attachement pervers du Baron pour sa monture de fraîche date – attachement qui semblait gagner en force à chaque manifestation des penchants féroces et démoniaques de la bête – finit par devenir, aux yeux de tout homme raisonnable, une ferveur hideuse et anormale. À la lumière éblouissante de midi comme aux heures mortes de la nuit, dans la maladie ou la santé¹⁷, dans le calme ou la tempête, le jeune Metzengerstein semblait rivé à la selle de ce cheval colossal, dont les audaces intraitables s’accordaient si bien avec son esprit.

De plus, il y avait des circonstances qui, rapprochées des événements récents, conféraient un caractère surnaturel et prodigieux à la manie du cavalier et aux capacités de l’étalon.

L'espace qu'il franchissait d'un seul bond avait été mesuré avec précision, et il s'était avéré qu'il dépassait de loin les attentes les plus insensées des esprits les plus imaginatifs. En outre, le Baron n'avait pas donné de *nom* particulier à l'animal, bien que les autres bêtes de son haras en eussent toutes reçu un bien distinctif. Son écurie fut également aménagée à distance des autres, et pour ce qui était des soins et des autres besoins, nul autre que le propriétaire en personne ne s'était jamais risqué à s'en acquitter, ni même à pénétrer dans l'enclos de cette écurie particulière. Il convient de noter également que même si les trois palefreniers qui avaient capturé le cheval alors qu'il fuyait l'incendie de Berlifitzing avaient réussi à arrêter sa course au moyen d'une bride métallique à nœud coulant, aucun des trois ne pouvait affirmer avec certitude qu'il avait, que ce fût au cours de ce combat dangereux ou bien par la suite, vraiment posé la main sur le corps de la bête. Les preuves d'une intelligence particulière dans la conduite d'un noble cheval plein de fougue ne sont pas toujours capables de susciter une extrême attention, mais il y avait là certaines circonstances qui pouvaient forcer les esprits les plus sceptiques et les plus flegmatiques; on disait qu'il y avait eu des fois où l'animal avait fait reculer d'effroi la foule curieuse devant la portée profonde et impressionnante de sa terrible marque – qu'il y avait eu des fois où le jeune Metzengerstein avait blêmi et s'était dérobé devant l'expression fulgurante et inquisitrice de son regard sérieux et quasi humain.

Toujours est-il que dans toute la suite du Baron, on ne trouvait personne qui doutât de l'intensité de l'affection extraordinaire que le jeune gentilhomme nourrissait pour les qualités fougueuses de son cheval; du moins personne, à l'exception d'un petit page insignifiant et difforme, sur lequel tout le monde tombait et dont les opinions étaient les moins importantes possibles. Si tant est que ses idées méritent qu'on les mentionne, il avait l'insolence d'affirmer que son maître ne s'était jamais mis en selle sans être parcouru d'un tremblement inexplicable et presque imperceptible, et qu'à chaque fois qu'il rentrait de sa longue promenade quotidienne, une

expression de malignité triomphante tordait tous les muscles de son visage.

Par une nuit de tempête, Metzengerstein, se réveillant d'un profond sommeil, descendit de sa chambre comme un fou, et, montant en selle en grande hâte, s'élança dans le dédale de la forêt. Un événement aussi anodin n'attira pas l'attention, mais ses domestiques attendirent son retour avec force anxiété quand, après quelques heures d'absence, on s'aperçut que les prodigieux et magnifiques remparts du Château Metzengerstein craquaient et vacillaient sur leurs fondations, sous l'effet de la masse dense et livide d'un feu échappant à tout contrôle.

Tandis que les flammes, quand on les vit pour la première fois, avaient déjà fait des progrès si effroyables que tous les efforts pour sauver ne fût-ce qu'une partie des bâtiments étaient manifestement inutiles, les habitants sidérés du voisinage se tenaient oisivement tout autour, frappés d'un étonnement silencieux et apathique. Mais un objet nouveau et effroyable capta bientôt l'attention de la foule et démontra l'immense supériorité de l'excitation que la vue d'une agonie humaine suscite dans les sentiments d'une foule, par rapport aux spectacles les plus épouvantables de la matière inanimée.

Sur la longue allée de vieux chênes, qui menait de la forêt à l'entrée principale du château Metzengerstein, on vit un destrier portant un cavalier tête nue et la tenue en désordre, bondir avec une impétuosité surclassant le Démon même de la Tempête¹⁸.

De toute évidence, le cavalier ne parvenait pas à contrôler cette course. L'angoisse qui se lisait sur son visage, les efforts convulsifs de tout son être témoignaient d'une lutte surhumaine, mais aucun bruit, à l'exception d'un unique cri, ne s'échappa de ses lèvres lacérées, qu'il ne cessait de mordre, en proie à une intense terreur. L'instant d'après, le choc des sabots retentit de façon vive et stridente par-dessus le grondement des flammes et les mugissements du vent – un instant encore, et franchissant d'un seul bon le portail et les douves, l'animal s'élança avec son cavalier sur les escaliers branlants

du palais, avant de disparaître dans le tourbillon du feu chaotique.

La furie de l'orage s'apaisa immédiatement et un calme mortel lui succéda de mauvaise grâce. Une flamme blanche enveloppait encore le bâtiment tel un linceul, et, ruisselant au loin dans l'atmosphère paisible, dardait une lueur surnaturelle tandis que des volutes de fumée s'accumulaient en un pesant nuage au-dessus des bâtiments, qui prit distinctement la forme d'un gigantesque... *cheval*.



LE DUC* DE L'OMELETTE ¹⁹

*Et d'arriver d'emblée dans un climat
plus frais.*

COWPER ²⁰.

Keats²¹ a succombé à une critique. Qui donc est mort de l'*Andromaque*²²? Âmes indignes! – De L'Omelette a péri à cause d'un ortolan. *L'histoire en est brève**. Viens à mon aide, Esprit d'Apicius²³!

Une cage en or apporta le petit errant ailé, énamouré, attendri, indolent, du Pérou, son pays, jusqu'à la *Chaussée d'Antin**. De sa propriétaire royale, la Bellissima, jusqu'au Duc de L'Omelette, six Pairs de l'Empire convoyèrent l'heureux oiseau.

Ce soir-là, le Duc devait souper seul. Dans l'intimité de son bureau, il était allongé languissamment sur cette ottomane pour laquelle il avait sacrifié sa loyauté en enchérissant sur son roi – la célèbre ottomane de Cadêt²⁴.

Il enfouit son visage dans le coussin. L'horloge sonne! Incapable de refréner ses sentiments, Sa Grâce avale une olive. À ce moment-là, la porte s'entrouvre au son d'une douce musique, et voilà que le plus délicat des oiseaux se trouve devant le plus épris des hommes! Mais quel désarroi indicible vient projeter une ombre sur le visage du Duc? – *Horreur! – chien! – Baptiste!*

– *l’oiseau! ah, bon Dieu! Cet oiseau modeste que tu as déshabillé de ses plumes, et que tu as servi sans papier**! Il est inutile d’en dire davantage : le Duc expira au paroxysme du dégoût.

*

* *

– Ah! ah! ah! dit Sa Grâce le troisième jour après son décès.

– Eh! eh! eh! rétorqua faiblement le Diable, s’approchant avec des airs de *hauteur**.

– Bon sang, vous n’êtes quand même pas sérieux, répliqua De L’Omelette. J’ai péché – *c’est vrai** – mais mon bon monsieur, songez-y! – vous n’avez pas vraiment l’intention de mettre de si... si... barbares menaces à exécution?

– Et pourquoi *pas*? dit Sa Majesté – allez, monsieur, déshabillez-vous!

– Me déshabiller, vraiment! La belle affaire! Non, monsieur, je ne me déshabillerai *pas*. Qui donc êtes-vous, je vous prie, pour que moi, Duc de L’Omelette, Prince de Foie-Gras, qui viens juste d’atteindre la majorité, auteur de la *Mazurkiade* et Membre de l’Académie, je retire à votre demande les pantalons les plus doux jamais confectionnés par Bourdon, la plus charmante *robe de chambre** jamais assemblée par Rombert – sans parler des papillotes qu’il me faudrait retirer de mes cheveux, ni évoquer ce qu’il me coûterait d’ôter mes gants?

– Qui suis-je? – ah, vraiment! Je suis Baal-Zebub, Prince de la Mouche²⁵. Je viens tout juste de te prendre dans un cercueil en rosier serti d’ivoire. Tu étais bien curieusement parfumé et étiqueté comme pour une facture. C’est Bélial²⁶ – mon Inspecteur des Cimetières – qui t’a envoyé. Les pantalons, dont tu dis qu’ils ont été confectionnés par Bourdon, sont une excellente paire de caleçons en lin, et ta *robe de chambre** est un linceul de belle dimension.

– Monsieur! rétorqua le Duc, je ne saurai me laisser insulter impunément! Monsieur! Je saisirai la première occasion de venger cet affront! Monsieur! Vous entendrez parler de moi! D’ici là, *au revoir**! – et le Duc s’apprêtait à prendre congé de

l'Apparition satanique en saluant, quand il fut stoppé net et reconduit par un personnage qui attendait. Sur ces entrefaites, Sa Grâce se frotta les yeux, bâilla, haussa les épaules et se mira. Satisfait de son apparence, il jeta un coup d'œil à la volée à son environnement.

L'appartement était superbe. De L'Omelette alla même jusqu'à dire qu'il était *bien comme il faut**. Ce n'était pas sa longueur ni sa largeur, mais sa hauteur qui était, ah! effroyable! Il n'y avait pas de plafond – absolument aucun – mais une épaisse masse nuageuse rougeoyante qui tourbillonnait. Alors qu'elle avait les yeux levés au ciel, la tête de Sa Grâce lui tourna. Tout là-haut pendait une chaîne d'un métal rouge sang inconnu²⁷ – dont la partie supérieure, comme la ville de Boston, se trouvait *parmi les nues**²⁸. À son extrémité inférieure se balançait une immense torchère. Le Duc crut qu'il s'agissait d'un rubis, mais elle diffusait une lumière si intense, si immobile, si épouvantable, que la Perse n'avait jamais pu en adorer, ni le Guèbre²⁹ en imaginer, ni le Musulman en rêver de semblable quand, drogué à l'opium, il regagna en titubant son lit de pavots, le dos allongé sur les fleurs et le visage tourné vers le Dieu Apollon. Le Duc marmonna un léger juron, résolument approbateur.

Les angles de la chambre s'arrondissaient en niches. Trois d'entre elles étaient occupées par des statues de proportions gigantesques. Leur beauté était grecque, leur difformité égyptienne, leur *tout ensemble** français. Dans la quatrième niche, la statue était voilée; elle n'était *pas* colossale. Mais on apercevait une cheville effilée, un pied chaussé d'une sandale. De L'Omelette porta la main à son cœur, ferma les yeux, les leva, découvrit Sa Majesté Satanique – et rougit.

Mais les peintures! Cypris! Astarté! Astoreth³⁰! – il y en avait un millier, identiques! Et Raphaël³¹ les avait vues! Oui, Raphaël était venu là; car n'a-t-il pas peint le ...³²? Et par conséquent, n'était-il pas damné? Les peintures! – les peintures! Ô luxe! Ô amour! – qui donc, contemplant ces beautés interdites, remarquera les motifs délicats des cadres dorés qui saupoudraient les murs d'hyacinthe et de porphyre comme autant d'étoiles?

Mais le cœur du duc défaille. Contrairement à ce que l'on pourrait supposer, ce n'est pas la magnificence qui lui donne le vertige, ni les arômes extatiques de ces innombrables encensoirs qui le grisent. *C'est vrai que de toutes ces choses il a pensé beaucoup – mais** ! Le duc de L'Omelette est frappé d'effroi, car au milieu du macabre panorama qu'offre une seule fenêtre sans rideau brille le plus horrible de tous les feux !

*Le pauvre Duc** ! Il ne peut s'empêcher d'imaginer que les mélodies glorieuses, voluptueuses et éternelles qui envahissaient cette salle, filtrées et transmues en passant par l'alchimie des carreaux de la fenêtre enchantée, étaient les plaintes et les hurlements des désespérés et des damnés ! Et là aussi ! là ! Sur l'ottomane ! Qui était-ce donc ? Lui, le *petit-maître** – non, la déité – assise comme sculptée dans le marbre, *et qui sourit**, avec son teint pâle, *si amèrement** ?

*Mais il faut agir** – autrement dit, un Français ne défaille pas totalement. En outre, Sa Grâce détestait les scènes. L'Omelette se reprend. Il y avait des fleurets sur une table – ainsi que des estocs. Le duc avait étudié auprès de B*** ; *il avait tué ses six hommes**. Désormais, *il peut s'échapper**. Il mesure deux estocs et, avec une grâce inimitable, laisse le choix à Sa Majesté. *Horreur** ! Sa Majesté ne pratique pas l'escrime !

*Mais il joue** ! – quelle heureuse idée ! – Sa Grâce avait toujours une excellente mémoire. Il s'était plongé dans le *diable* de l'abbé Gaultier³³. Il y est dit « *que le Diable n'ose pas refuser un jeu d'écarté**³⁴ ».

Mais les chances – les chances ! vraiment... désespérées, mais guère plus désespérées que le duc. En outre, n'était-il pas dans le secret ? N'avait-il pas parcouru le père Le Brun ? N'était-il pas membre du club Vingt-un ? « *Si je perds**, se dit-il, *je serai deux fois perdu** – je serai deux fois damné – *voilà tout** ! (À ce moment-là, Sa Grâce haussa les épaules.) *Si je gagne, je reviendrai à mes ortolans – que les cartes soient préparées** ! »

Sa Grâce était aux petits soins – Sa Majesté en confiance. Un spectateur aurait pensé qu'il s'agissait de François et Charles³⁵. Sa Grâce pensait à son jeu ; Sa Majesté ne pensait pas ; il battait les cartes. Le duc coupa.

Les cartes sont distribuées. L'atout est tourné – c'est... c'est... le roi! Non... c'était la reine. Sa Majesté maudit ses vêtements masculins. L'Omelette mit une main sur son cœur.

Ils jouent. Le duc compte. Il a perdu la main. Sa Majesté compte lourdement, sourit et boit un peu de vin. Le duc laisse tomber une carte.

«*C'est à vous à faire**», dit Sa Majesté, en coupant. Sa Grâce s'inclina, distribua les cartes et se leva de table *en présentant le roi**.

Sa Majesté parut chagrinée.

Si Alexandre n'avait pas été Alexandre, il aurait aimé être Diogène³⁶; et le duc assura son adversaire, en prenant congé, «*que s'il n'eût été L'Omelette il n'aurait point d'objection d'être le diable**».

UNE HISTOIRE À JÉRUSALEM³⁷

*Intensos rigidam in frontem
ascendere canos
Passus erat* ———

LUCAIN, *De Catone*.³⁸

——— *un fâcheux hirsute*³⁹.
Traduction.

– Dépêchons-nous de gagner l’enceinte, dit Abel-Phittim à Buzi-Ben-Levi et Siméon le Pharisien⁴⁰, le dixième jour du mois Thammuz⁴¹ en l’an du monde trois mille neuf cent quarante et un⁴² – dépêchons-nous de gagner la porte de Benjamin, qui se trouve dans la cité de David⁴³ et les remparts qui dominant le camp des incirconcis, car le soleil se lève, c’est donc la dernière heure de la quatrième veille, et les idolâtres, pour tenir la promesse de Pompée⁴⁴, devraient nous attendre avec les agneaux pour les sacrifices⁴⁵.

Siméon, Abel-Phittim et Buzi-Ben-Levi étaient les Gizbarim, ou sous-collecteurs des offrandes, dans la cité sacrée de Jérusalem.

– En vérité, répondit le Pharisien, dépêchons-nous : car cette générosité chez les païens est inhabituelle, et la versatilité a toujours été un attribut des adorateurs de Baal⁴⁶.

– Qu’ils soient versatiles et traîtres est aussi vrai que le

Pentateuque⁴⁷, ajouta Buzi-Ben-Levi, mais uniquement à l'égard du peuple d'Adonai⁴⁸. Quand a-t-on vu les Ammonites⁴⁹ manquer à leurs propres intérêts? Je ne trouve pas que ce soit faire assaut de générosité que de nous octroyer des agneaux pour l'autel du Seigneur contre trente shekels⁵⁰ d'argent par tête de bétail!

– Cependant, tu oublies, Ben-Levi, répond Abel-Phittim, que le Romain Pompée, qui est en train d'assiéger en impie la cité du Très-Haut, n'a aucune garantie que nous destinions les agneaux que nous avons achetés à l'autel pour la nourriture du corps plutôt que pour celle de l'esprit.

– Alors là, par les cinq coins de ma barbe⁵¹! hurla le pharisien, qui appartenait à la secte dite des frappeurs⁵² (ce petit noyau de saints dont la manière de se *frapper* et de se lacérer les pieds sur les pavés fut longtemps une écharde⁵³ et un reproche pour les dévots moins zélés, un obstacle⁵⁴ pour les marcheurs moins éclairés), par les cinq coins de cette barbe qu'en tant que prêtre il m'est interdit de raser! n'avons-nous vécu que pour voir le jour où un parvenu de Rome, blasphémateur et idolâtre, nous accusera de destiner aux appétits charnels les éléments les plus saints et les plus consacrés? N'avons-nous vécu que pour voir le jour où...

– Ne nous interrogeons pas sur les motifs du Philistin⁵⁵, l'interrompt Abel-Phittim, car aujourd'hui, pour la première fois, nous allons profiter de son avarice ou de sa générosité; mais dépêchons-nous plutôt de regagner les remparts, de crainte que les offrandes ne viennent à manquer pour cet autel dont les pluies du ciel ne peuvent éteindre le feu et dont nulle tempête ne peut détourner les colonnes de fumée.

Cette partie de la ville vers laquelle se hâtaient désormais nos honorables Gizbarim et qui portait le nom de son architecte, le roi David, était considérée comme le district le plus solidement fortifié de Jérusalem, parce qu'il était situé sur la haute colline escarpée de Sion⁵⁶. À cet endroit, une tranchée large et profonde, formant un retranchement, était défendue par un mur d'une grande solidité érigé sur sa bordure interne. Ce mur était orné, à espaces réguliers, de tours carrées en

marbre blanc, la plus basse mesurant soixante coudées⁵⁷, la plus haute cent vingt. Mais aux abords de la porte de Benjamin, le mur ne se dressait plus près du fossé. Au contraire, entre le niveau de la tranchée et la base du rempart s'élevait à la perpendiculaire une falaise de deux cent cinquante coudées, formant une partie du vertigineux mont Moriyya⁵⁸. De sorte que, quand Siméon et ses associés arrivèrent au sommet de la tour appelée Adoni-Bezek⁵⁹ – la plus haute de toutes les tours ceignant Jérusalem et le lieu habituel des pourparlers avec l'armée assiégeante –, ils dominaient le camp de l'ennemi depuis une hauteur dépassant de plusieurs pieds⁶⁰ celle de la pyramide de Chéops et davantage encore celle du temple de Bélus⁶¹.

– En vérité, soupira le pharisien pris de vertige en jetant un œil sur le précipice, les incirconcis sont pareils aux grains de sable sur la plage⁶², aux sauterelles dans le désert⁶³! La vallée du Roi est devenue la vallée d'Adummin⁶⁴.

– Et pourtant, ajouta Ben-Levi, tu ne peux pas me désigner un Philistin – non, pas un seul, d'aleph jusqu'à tav⁶⁵, du désert jusqu'aux fortifications – qui semble plus grand que la lettre yod⁶⁶!

– Descendez le panier avec les shekels d'argent! hurla à cet instant un soldat romain, d'une voix revêche et enrouée qui semblait sortir du domaine de Pluton. Descendez le panier avec la monnaie maudite dont un Romain ne prononce pas le nom sans se briser la mâchoire! Est-ce ainsi que vous témoignez votre gratitude à notre maître Pompée qui, dans sa magnanimité, a jugé bon de prêter l'oreille à vos importunités idolâtres? Le dieu Phœbus⁶⁷, qui est un vrai dieu, a lancé son char depuis une heure, et n'étiez-vous pas censés vous trouver sur les remparts au lever du soleil? *Ædepol*⁶⁸! croyez-vous que nous, les conquérants du monde, n'ayons rien de mieux à faire que d'attendre près de l'enceinte de chaque chenil pour trafiquer avec les chiens de la terre? Descendez-le! vous ai-je dit – et vérifiez que votre camelote brille de tout son éclat et fasse le bon poids!

– *El Elohim*⁶⁹! éructa le pharisien, pendant que les accents

discordants du centurion remontaient le précipice à-pic avant de venir mourir contre le temple, El Elohim! – *qui* est le Dieu Phœbus? – *qu* invoque le blasphémateur? Toi, Buzi-Ben-Levi, qui connais bien les lois des Gentils⁷⁰ et as séjourné parmi ceux qui pataugent avec les Téphim⁷¹! – est-ce de Nergal que parle l'idolâtre? ou d'Ashima? de Nibchaz? de Tharthak? d'Adram-mélec? d'Anammélec? de Succoth Benoth? de Dagôn? de Belial, de Baal-Perith? de Baal-Peor? ou bien de Baal-Zébul⁷²?

– En vérité, ce n'est aucun de ceux-là... mais fais attention, ne laisse pas la corde filer trop vite entre tes doigts, car si le panier en osier venait à s'accrocher à cette saillie rocheuse, les choses sacrées du sanctuaire seraient lamentablement disséminées.

À l'aide d'un mécanisme grossier, le panier lourdement chargé était à présent descendu prudemment au milieu de la foule, et du pinacle vertigineux on pouvait voir les Romains affluer confusément autour de lui; mais en raison de l'immense hauteur et de l'épais brouillard, ils ne pouvaient voir distinctement ce qu'ils étaient en train de faire.

Une demi-heure avait déjà passé.

– Nous allons être en retard, soupira le Pharisien qui, au terme de ce temps écoulé, scrutait l'abîme, nous allons être en retard! Les Katholim⁷³ nous démettront de nos fonctions.

– Plus jamais, répondit Abel-Phittim, plus jamais nous ne nous repaîtrons de la graisse du pays⁷⁴, plus jamais nos barbes ne sentiront l'encens, nos reins ne seront ceints du fin lin provenant du Temple.

– Raca⁷⁵! jura Ben-Levi. Raca! entendent-ils nous spolier du prix d'achat? ou bien Saint Moïse! sont-ils en train de peser les shekels du tabernacle?

– Ils viennent enfin de donner le signal, s'écria le Pharisien, ils ont enfin donné le signal! tire, Abel-Phittim! Et toi aussi, Buzi-Ben-Levi, tire! – car, en vérité, soit les Philistins s'accrochent au panier, soit le Seigneur a fait appel à leur cœur pour qu'ils y mettent une bête de bon poids!

Et les Gizbarim tiraient, tandis que leur faix se balançait lourdement dans la brume toujours plus épaisse.

*
* *

– Maudit soit-il! – au bout d’une heure, un objet commença d’apparaître indistinctement au bout de la corde – maudit soit-il! Telle est l’exclamation qui s’échappa des lèvres de Ben-Levi.

– Maudit soit-il! Quelle honte! C’est un bélier qui vient des halliers d’Engaddi⁷⁶ et qui est aussi fruste que la vallée de Josaphat⁷⁷!

– C’est le premier-né du troupeau⁷⁸, déclara Abel-Phittim, je le sais au bêlement de ses lèvres et à la courbure innocente de ses pattes. Ses yeux sont encore plus beaux que les bijoux du Pectoral⁷⁹ et sa chair est pareille au miel d’Hébron.

– C’est un veau engraisé sur les pâtures de Bashân⁸⁰, dit le Pharisien, les païens se sont merveilleusement bien comportés avec nous! Unissons nos voix dans un psaume! Rendons grâce avec la trompette et le psaltérion, avec la harpe et le chalumeau, avec le sistre et la saquebute⁸¹!

Ce n’est que quand le panier arrive à quelques pieds des Gizbarim, qu’un grognement sourd leur révèle qu’il s’agissait d’un *porc* d’une taille peu commune.

– El Emanu⁸²! s’écria lentement le trio, les yeux levés au ciel, en relâchant leur prise, le goret livré à lui-même dégringolant au milieu des Philistins, El Emanu! Dieu soit avec nous! – *c’est la chair dont il ne faut pas dire le nom!*

LE SOUFFLE PERDU⁸³
HISTOIRE QUI N'EST NI POUR LE *BLACKWOOD*⁸⁴
NI POUR AILLEURS

Ô ne respire pas, etc.

*Mélodies de Moore.*⁸⁵

La malchance la plus tenace doit finir par céder au courage inlassable de la philosophie – tout comme la ville la plus opiniâtre doit céder à la vigilance incessante d'un ennemi. Salamanazar⁸⁶, comme nous pouvons le lire dans les Saintes Écritures, a campé trois années durant devant Samarie⁸⁷; et pourtant, elle est tombée. Sardanapale⁸⁸ – voir Diodore⁸⁹ – s'est maintenu sept années dans Ninive⁹⁰; mais en vain. Troie a péri à la fin du second lustre⁹¹; et Ashdod⁹², comme le proclame Aristée⁹³ sur son honneur, a fini par ouvrir ses portes à Psammétique⁹⁴, après les avoir barricadées pendant le cinquième d'un siècle.

*

* *

«Tu n'es qu'une misérable! Une mégère! Une harpie!, ai-je dit à ma femme le lendemain matin de notre mariage, «tu n'es qu'une sorcière! une vipère! Une rosse! – tu es le cloaque de l'iniquité! La quintessence irascible de tout ce qui est abominable! tu... tu...», et me mettant sur la pointe des pieds,

l'attrapant à la gorge et collant ma bouche contre son oreille, je me préparais à lui lancer une nouvelle épithète d'opprobre plus tranchée qui ne manquerait pas, une fois proférée, de la convaincre de son insignifiance, quand, à ma grande surprise et pour mon plus grand effroi, je me suis aperçu que *j'avais perdu mon souffle*.

Des phrases comme « je suis à bout de souffle », « j'en ai eu le souffle coupé », etc., sont assez souvent répétées dans la conversation ordinaire, mais il ne m'était jamais venu à l'esprit que le terrible accident dont je parle puisse, *bona fide*⁹⁵, réellement se produire ! Imaginez un peu – si tant est que vous ayez un tour d'esprit porté à la fantaisie – imaginez donc, dis-je, mon étonnement, ma consternation, mon désespoir !

Pendant, il y a un bon génie qui ne m'a jamais totalement abandonné. Quand je m'emporte, je conserve toujours un sens des convenances, *et le chemin des passions me conduit*^{*} – comme le dit Lord Edouard dans *La Nouvelle Héloïse* – à la *philosophie véritable*^{*96}.

Bien que j'aie été incapable de déterminer, dans un premier temps, la véritable ampleur du malheur qui m'avait frappé, je décidai à tout hasard de le cacher à mon épouse, jusqu'à ce qu'une nouvelle expérience me révèle l'étendue de l'incroyable calamité qui s'était abattue sur moi. Modifiant en un instant l'expression de mon visage qui, de bouffi et déformé, adopta un air des plus bénins et enjôleurs, je donnai à ma mie une petite tape affectueuse sur une joue, un baiser sur l'autre, et, sans dire un seul mot (quelle rage ! j'en étais bien incapable), je la laissai tout ébaubie de ma drôlerie et quittai la pièce d'une pirouette en *pas de zéphyr*^{*97}.

Et me voici donc rencogné, sain et sauf, dans mon *boudoir*^{*} privé, exemple effroyable des mauvaises conséquences de l'irascibilité ; vivant, avec les attributs des morts ; mort, avec les propensions des vivants ; une anomalie sur la face de la terre ; très calme, et pourtant à bout de souffle.

Oui, à bout de souffle ! Je suis sérieux quand j'affirme que mon souffle avait entièrement disparu. Même si ma vie avait été en jeu, j'aurais été incapable de faire bouger une

plume avec ou de ternir le poli d'un miroir. Cruel destin ! – et pourtant, il y eut un certain soulagement au premier paroxysme du chagrin qui m'avait envahi. Je m'aperçus, à l'essai, que ma capacité d'élocution, dont j'avais conclu qu'elle avait été totalement détruite en raison de mon incapacité à poursuivre la conversation avec mon épouse, n'était en réalité qu'en partie empêchée, et je découvris que, si, au cours de cette crise si particulière, j'avais baissé le ton de ma voix pour qu'elle se fasse profonde et gutturale, j'aurais pu continuer de lui faire part de mes sentiments ; ce timbre de voix (le timbre guttural) ne dépendant pas, me rendis-je compte, du flux de la respiration, mais d'une action spasmodique des muscles de la gorge.

Me jetant sur une chaise, je restai un certain temps absorbé dans mes méditations. Certes, mes réflexions n'avaient rien de consolant. Mille imaginations vagues et lacrymatoires s'emparèrent de mon âme – et il n'est pas jusqu'à l'idée du suicide qui ne m'ait traversé l'esprit ; mais c'est un trait de la perversité de la nature humaine que de rejeter ce qui est évident et à portée de main au profit de ce qui est éloigné et équivoque. Ainsi frémis-je à l'idée de me tuer, voyant dans cet acte la pire des atrocités, tandis que le chat tigré ronronnait énergiquement sur le tapis et que même l'épagneul respirait bruyamment sous la table, chacun se targuant de la force de ses poumons et tournant ostensiblement en dérision ma propre incapacité pulmonaire.

Oppressé par le tumulte de vagues craintes et espérances, je finis par entendre le pas de ma femme qui descendait l'escalier. Désormais sûr de son absence, je retournai, le cœur palpitant, sur la scène de ma débâcle.

Prenant soin de verrouiller la porte de l'intérieur, j'entrepris de vigoureuses recherches. Il était possible, me disais-je, que je retrouve l'objet perdu caché dans quelque recoin obscur, ou bien tapi dans une armoire ou un tiroir. Il pourrait avoir une forme vaporeuse – voire tangible. La plupart des philosophes, sur nombre de points de philosophie, sont encore fort peu philosophiques. Cependant, William Godwin dit dans son *Mandeville* que « les choses invisibles sont les seules réalités⁹⁸ »

et, tout le monde en conviendra, cela s'applique dans le cas présent. J'aimerais que le lecteur judicieux y réfléchisse à deux fois avant d'accuser ce genre d'assertions de contenir une dose exagérée d'absurdité. Souvenons-nous qu'Anaxagore⁹⁹ affirmait que la neige est noire et depuis, je me suis aperçu que c'était bel et bien le cas.

Je poursuivis mes recherches pendant longtemps, avec sérieux, mais je n'obtins comme pitoyable récompense de mes efforts et de ma persévérance qu'un lot de fausses dents, deux paires de hanches, un œil et une liasse de *billets doux** de Mr. Vendebout à ma femme. Je pourrais fort bien remarquer ici que cette confirmation de la partialité de ma moitié à l'égard de Mr V. ne me causa guère d'émou. Que Mrs. Souffle-court ait admiré quelqu'un d'aussi dissemblable de moi était un mal naturel et nécessaire. Je suis, c'est bien connu, d'apparence robuste et corpulente, et dans le même temps d'une nature quelque peu étriquée. Pas étonnant que le côté fin comme une lame et la haute taille devenue proverbiale de mon ami aient trouvé logiquement grâce aux yeux de Mrs. Souffle-court. Mais revenons-en à notre sujet.

Mes efforts, comme je l'ai déjà dit, s'étaient avérés vains. Les armoires, tiroirs et recoins avaient été passés au peigne fin les uns après les autres, sans résultat. Cependant, à un moment, je crus avoir mis la main sur ce que je cherchais quand, en fouillant un nécessaire de toilettes, je brisai par accident une bouteille d'Essence d'Archanges par Grandjean¹⁰⁰ – agréable parfum que je me permets au passage de recommander.

Le cœur lourd, je retournai dans mon *boudoir**, afin de réfléchir au moyen d'éluder la sagacité de mon épouse, jusqu'à ce que j'aie pris mes dispositions pour quitter le pays – car j'avais d'ores et déjà pris cette décision. Sous un ciel étranger, inconnu, je pourrais, avec quelque probabilité de réussir, m'efforcer de cacher ma malheureuse calamité – une calamité idéale, plus encore que la mendicité, pour vous aliéner l'affection de la foule et attirer sur le pauvre hère l'indignation bien méritée des vertueux et heureux de ce monde. Je n'hésitai pas longtemps. Étant d'un naturel vif, je me remis en mémoire

toute la tragédie de *Metamora*¹⁰¹. Par chance, je me souvins que dans les intonations de ce drame, du moins dans la partie dévolue au héros, le timbre de la voix dont je me trouvais dépourvu n'était absolument pas nécessaire, et que la profondeur gutturale était censée régner monotonement tout du long.

Je m'exerçai quelque temps au bord d'un marais très fréquenté – sans pour autant songer au même procédé que Démosthène¹⁰², mais en suivant consciencieusement un dessein qui m'appartenait en propre. Ainsi armé de pied en cap, je décidai de faire croire à ma femme que j'étais pris d'une soudaine passion pour la scène. J'y réussis à merveille, et je me trouvai libre de répondre à toute question ou suggestion en débitant de mon ton le plus coassant et le plus sépulcral une tirade de la tragédie – n'importe quel passage, ne tardai-je pas à remarquer pour mon plus grand plaisir, pouvant s'appliquer également à n'importe quel sujet particulier. Que l'on n'aille pas supposer, cependant, qu'en déclamant ces extraits, j'aie manqué de décocher des regards en coin, de montrer toutes mes dents, de jouer des genoux, de traîner des pieds ou d'avoir recours à telle ou telle de ces grâces inénarrables que l'on considère désormais à bon droit comme les caractéristiques d'un acteur populaire. Certes, on envisagea de me passer une camisole de force – mais, Dieu soit loué ! On ne me soupçonna jamais d'avoir perdu mon souffle.

Ayant enfin mis mes affaires en ordre, je pris place de bon matin dans la diligence pour —, en laissant entendre à mes relations qu'une affaire de la plus haute importance exigeait immédiatement ma présence dans cette ville.

La voiture était pleine à craquer, mais dans la vague demi-jour, il était impossible de distinguer les traits de mes compagnons. Faute d'y opposer une résistance efficace, je souffris d'être placé entre deux messieurs aux dimensions colossales, tandis qu'un troisième, encore plus imposant, s'excusant de la liberté qu'il s'apprêtait à prendre, se jeta de tout son long sur mon corps et aussitôt endormi, noya tous mes appels à l'aide gutturaux dans un ronflement qui eût fait rougir les

mugissements du taureau de Phalaris¹⁰³. Fort heureusement, l'état de mes facultés respiratoires me mettait entièrement à l'abri d'une suffocation accidentelle.

Cependant, le jour poignant plus distinctement alors que nous approchions des environs de la ville, mon tourmenteur, relevant et rajustant le col de sa chemise, me remercia de manière fort amicale pour la civilité. Voyant que je restais immobile (tous mes membres étaient disloqués et ma tête était tordue sur le côté), il commença à s'inquiéter et, réveillant le reste des passagers, il leur déclara sur un ton résolu qu'à son avis on leur avait refile, pendant la nuit, un homme mort à la place d'un compagnon de route vivant et responsable; et pour appuyer la véracité de son hypothèse, il m'assena un coup sur l'œil droit.

Sur ce, tous (ils étaient neuf au total) crurent de leur devoir de me tirer l'oreille les uns après les autres. Un jeune praticien ayant également appliqué un miroir de poche contre ma bouche et constaté que je n'avais pas de souffle, on déclara que l'assertion de mon persécuteur était fondée et toute la compagnie exprima sa détermination à ne pas endurer docilement à l'avenir une telle supercherie et, pour l'heure, de ne plus poursuivre la route avec ce cadavre.

Par conséquent, je fus jeté dehors devant l'enseigne du *Corbeau*¹⁰⁴ (taverne près de laquelle se trouvait passer la diligence) sans autre accident que d'avoir les deux bras cassés par la roue arrière gauche du véhicule. Je dois en outre rendre justice au cocher en ajoutant qu'il n'a pas omis de me lancer la plus grosse de mes malles qui, en me tombant malheureusement sur la tête, me fractura le crâne de façon à la fois intéressante et singulière.

Le tenancier du *Corbeau*, un homme hospitalier, constatant que ma malle contenait de quoi l'indemniser des menus tracassés que j'étais susceptible de lui attirer, envoya chercher sur-le-champ un chirurgien de sa connaissance et me confia à ses soins contre une facture et un reçu de dix dollars.

L'acheteur m'emporta dans ses appartements et commença immédiatement à me disséquer. Mais après m'avoir coupé les